

VOLUME!

Volume !

La revue des musiques populaires

9 : 1 | 2012
Contre-cultures n°1

Talia BACHIR-LOOPUYT, Clément CANONNE, Pierre SAINT-GERMIER, Barbara TURQUIER (dir.), « Improviser. De l'art à l'action », *Tracés, Revue de sciences humaines*

Jean-Louis Fabiani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/volume/3059>

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2012

Pagination : 215-217

ISBN : 978-2-913169-32-6

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Jean-Louis Fabiani, « Talia BACHIR-LOOPUYT, Clément CANONNE, Pierre SAINT-GERMIER, Barbara TURQUIER (dir.), « Improviser. De l'art à l'action », *Tracés, Revue de sciences humaines* », *Volume !* [En ligne], 9 : 1 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/volume/3059>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

Mainstream

Ramonet et ses analyses textuelles sur les produits culturels (1999, 2000) ou encore Weber sur l'émergence du capitalisme (1989) et Klein sur ses dérives contemporaines (2006). Avec cet ouvrage, Frédéric Martel nous offre en fait un livre qui reprend les principales caractéristiques de la culture qu'il décrit.

Bibliographie :

KLEIN Naomi (2007), *The Shock Doctrine : the Rise of Disaster Capitalism*, Metropolitan Books.

LATOUR Bruno (2002), *La Guerre des Mondes — offres de paix*, UNESCO.

RAMONET Ignacio (2000), *Propagandes Silencieuses. Masses, télévision, cinéma*, Paris, Gallimard.

RAMONET Ignacio (1999), *La tyrannie de la communication*, Paris, Gallimard

WEBER Max (1989), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Poche.

Raphaël NOWAK

« Improviser. De l'art à l'action », *Tracés, Revue de sciences humaines*, n° 18, 2010 : 1, Lyon, ENS.

Est-il possible de donner une définition de l'improvisation susceptible de subsumer la multiplicité de ses usages particuliers et quelquefois contradictoires? Comment articuler les usages associés aux activités artistiques, qui tendent à dominer les débats récurrents autour du statut des musiques dites improvisées, avec une réflexion plus générale sur les formes d'action sans préparation? « Nous sommes empiriques dans les trois quarts de nos actions », faisait remarquer Leibniz : l'assertion présuppose que la vie quotidienne est faite de gestes et d'interactions qui n'ont été ni répétés, ni planifiés, ni organisés. Toutes ces actions peuvent-elles être pour autant qualifiées d'improvisation? Certainement pas, sinon toute forme de routine ou de mise en œuvre préreflexive d'un habitus, pour reprendre le lexique analytique de Pierre Bourdieu, pourrait être candidate à ce statut. Il semble qu'au contraire l'improvisation implique une forme, fût-ce minimale, de « créativité de l'agir », selon le

vocabulaire néo-pragmatiste d'Hans Joas. C'est ce qui fait d'ailleurs le caractère paradigmatique de l'improvisation artistique, puisqu'elle enveloppe, au moins en droit, une disposition à la production de nouveauté : c'est même une des armes favorites des thuriféraires de la musique improvisée, qui s'appuie sur une présomption de créativité ou d'originalité, par opposition ostentatoire avec les routines des appareils institutionnels ou des formes canoniques. Le free jazz, en ses composantes musicologiques aussi bien qu'idéologiques, demeure l'expression la plus concentrée de ce point de vue.

On mesure d'emblée la difficulté que recèle toute tentative qui vise à produire une théorie générale de l'improvisation : comment tracer la démarcation entre le geste routinier sans planification et le geste qui fait de l'impréparation une ressource créative? Comment penser ensemble le monde bigarré de l'action inopinée avec celui de la création artistique?

Les responsables du numéro de *Tracés* consacré à cette question ont refusé de poser le problème de l'emboîtement possible de ces deux grandes formes d'improvisation, et ils ont préféré mettre en tension la version « artistique » de l'improvisation et les déclinaisons que, faute de mieux, on peut appeler laïques de l'action sans préparation pour produire des effets d'intelligibilité. Le titre qui s'appuie sur un verbe : improviser, donne déjà une des clés de l'entreprise. C'est l'analyse des processus qu'il convient de privilégier dans une confrontation hétérogène, sinon hétéroclite, entre le trafic à un carrefour en Inde, décrit avec une grande précision ethnographique et un souci modélisateur par Emmanuel Grimaud, la conversation, et diverses formes d'improvisation artistique, pour lesquelles la « volonté d'art » explicite diffère grandement.

L'ensemble des quinze contributions peut-être lu à la lumière d'une théorie de l'improvisation où la coprésence de formes hétérogènes est susceptible de produire des effets inédits : ainsi les traductions de références classiques, comme celle de Gilbert Ryle, voisinent avec des entretiens, comme celui dans lequel Howard Becker revisite la notion polysémique de *répertoire*, mais aussi avec des improvisations sociologiques, comme celle qu'Antoine Hennion développe sur un thème de Denis Laborde. Malgré la différence des niveaux et des prises sur l'objet, le numéro se lit avec un plaisir constant, et fait affleurer un thème connexe de l'improvisation, celui de la coordination, puisque l'improvisation est très rarement une entreprise solitaire et qu'elle suppose que les participants règlent en permanence leur action sur celle des autres protagonistes sans mettre en œuvre d'autres ressources que celle que fournit l'interaction.

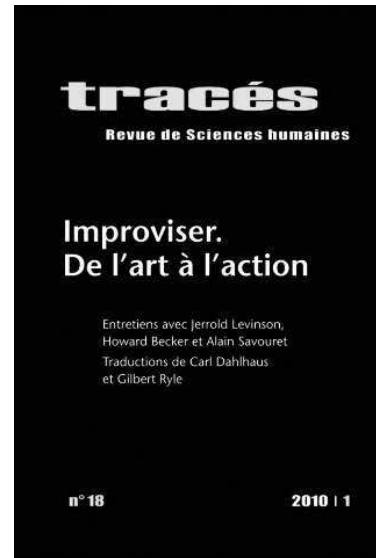
Le lecteur est guidé dans ce qui pourrait finir par ressembler à un charivari impréparé par une remarquable introduction écrite à plusieurs mains et qui constitue un des plus remarquables états de la question qu'on ait pu lire sur ce difficile sujet depuis quelques années. Plutôt que de prendre comme allant de soi l'idée selon laquelle une théorie générale de l'improvisation serait une réalité ou une possibilité pour le futur, Talia Bachir-Loopuyt, Clément Canonne, Pierre Saint-Germier et Barbara Turquier s'interrogent sur la capacité de la notion à engendrer des tensions et des interrogations sur les frontières des discours qui la mobilisent. La meilleure clé d'entrée pour un débat sur l'improvisation est celle du faire, dont il est remarquable qu'il soit d'emblée défini par la négative (pas de plan, pas d'« œuvre » au sens canonique, etc.), mais aussi, secondairement, par la mise en œuvre de compétences spécifiques, y compris incorporées dans des routines, qui permettent de relativiser l'aura de surgissement pur qui entoure souvent l'objet.

Qu'est-ce qu'ils font donc quand ils improvisent ? L'impératif descriptif est ici de mise, et il s'oppose à la fois les idéologies de la créativité sans contrainte et les désenchantés professionnels qui réduiront l'action sans préparation apparente à l'expression d'une socialisation antérieure (c'est l'*habitus*, vous-dis-je!). Les analyses de l'improvisation sont une excellente occasion d'exemplifier les mérites de l'analyse processuelle dans les sciences sociales : ni jallissement sans pareil de l'inouï ou de l'inédit, ni simple mise en œuvre de routines ou de schèmes incorporés, l'improvisation est une pierre de touche pour les théories de l'action située, qui éclairent la dynamique ouverte par les points d'appui ou les « affordances »

Improviser. De l'art à l'action

d'action. Au-delà de la démarche processuelle, c'est bien évidemment la notion d'émergence que permet le retour réflexif sur la notion d'improvisation. Ce n'est pas seulement du côté de la mobilisation, inégalement compétente et irrégulièrement féconde, des ressources liées à la socialisation ou à l'environnement immédiat qu'il faut loger les dynamiques collectives, mais du côté d'entités émergentes qui sont définitivement irréductibles tant au niveau des compétences mises en œuvre que des intentions des différents acteurs. Sous ce rapport, le numéro de *Tracés* est une contribution, limitée mais significative, à l'une des problématiques les plus fécondes des sciences sociales aujourd'hui. La notion d'émergence est fascinante en ce qu'elle permet de confronter des démarches ethnographiques avec des tentatives de modélisation. En ce sens, elle permet d'aller au-delà des conclusions habituelles de l'ethnométhodologie ou des théories de l'action située, qui postulent ordinairement l'impossibilité de la modélisation en bonne et due forme. Il va de soi que les organisateurs de la revue n'exploitent pas complètement l'ouverture que permet la notion d'émergence : mais ils la programment, et ce n'est pas l'un des moindres mérites de leur rigoureux travail collectif.

À la fin de la lecture de ce volume, qui s'imposera sans doute comme une référence dans l'espace francophone, on est convaincu du caractère heuristique de la notion d'improvisation, pour autant qu'on la déleste de sa charge idéologique habituelle, spontanéiste et anti-institutionnelle (par laquelle les gens qui ont eu vingt ans en 1968 l'ont trop souvent considérée de façon unilatérale) et qu'on l'associe avec une problématique de la réception ou de l'appréciation, comme le fait entre autres



Olivier Roueff dans sa contribution. L'instance du public est en effet centrale dans la qualification de l'improvisation et dans l'évaluation de sa qualité : ce volume nous le rappelle avec des ressources nouvelles. Il nous dit aussi la fécondité de la notion de transfert quand elle est utilisée avec finesse. On peut féliciter le groupe de jeunes chercheurs qui a produit cet ensemble pour leur capacité d'interroger les frontières de nos savoirs spécialisés, pour leur habileté à faire jouer des concepts qui sont présents dans l'actualité théorique la plus « chaude » (émergence, processus) sans pour autant se complaire dans les ressources faciles de la mode. Ce travail collectif est donc de très bon augure pour les sciences sociales. On en recommandera la lecture sans réserve.

Jean-Louis FABIANI

tracés

Revue de Sciences humaines

Diasporas

Entretiens avec Patrick Manning
et Irad Malkin
Traductions de Abner Cohen
et Robert Hettlage

n° 23

2012 | 2

PROCHAINS NUMÉROS

novembre 2012

Numéro 23

Diasporas

novembre 2012

Hors-série

À quoi servent

les sciences

humaines (IV)

ENS Éditions

15 parvis René Descartes

Bâtiment Buisson

BP 7000

69342 Lyon cedex 07

Tél. + 33 4 26 73 11 94

Fax + 33 4 26 73 12 68

Editions@ens-lyon.fr

Revue disponible en librairie,
et sur le site des Éditions :
www.ens-lyon.fr/editions/catalogue

Vente au numéro : 15 euros

Diasporas

NUMÉRO 23, NOVEMBRE 2012

Éditorial

Diaspora(s) : liens, historicité, échelles
par Guillaume Calafat et Sonia Goldblum

Articles

Appartenances régionales, expérience diasporique et fabrique communautaire : le cas grec, fin XVI^e-début XIX^e siècle
par Mathieu Grenet

L'invention d'un homeland arménien en Éthiopie
Exil et sédentarité dans l'écriture d'une mémoire d'hôtes en diaspora
par Boris Adjemian

« Notre terre » et « ta ville » : le judaïsme progressiste et sa liturgie dans l'Allemagne d'aujourd'hui
par Sonja K. Pilz

Les diasporas dans les conflits à l'épreuve des études sur la mondialisation
par Brigitte Beauzamy

Égyptiens d'outre-Nil : des diasporas égyptiennes ?
par Delphine Pagès-El Karoui

Vacances au bled et appartenances diasporiques des descendants d'immigrés algériens et marocains en France
Jennifer Bidet

Diasporicité et problématique diasporique : réflexions à partir du cas chinois
par Anne-Christine Trémon

Traductions

Des « diasporas commerçantes » aux circulations marchandes : à propos d'un texte d'Abner Cohen
par Claude Markovits

Stratégies culturelles dans l'organisation des diasporas commerçantes
par Abner Cohen

Diaspora : esquisse d'une théorie sociologique
par Robert Hettlage

Entretiens

Pour une histoire mondiale de la diaspora africaine.

Entretien avec Patrick Manning

(traduction : Stéphane Dufoix) par Stéphane Dufoix

Diaspora, réseau : le poids des mots, le choix des images.

Entretien avec Irad Malkin

(traduction : Julie Delamard) par Julie Delamard